

devait épurer les opinions du comte de Reus. Il devait lui demander jusqu'à quel degré il soutenait les opinions exposées par lui devant le sénat... Puisque cela se fait avec quelqu'un qui ne s'est pas prononcé sur une question, dans un sens opposé à celui qu'il s'agit de soutenir, à combien plus forte raison, ne devait-on pas l'exiger, avec une personne qui avait développé des opinions *diamétralement opposées* aux instructions qui lui étaient données. »

Ce choix fut vivement critiqué dans la presse espagnole comme aux Cortès. « La conduite du comte de Reus, dit *La Esperanza*, est inexcusable, soit comme général, soit comme diplomate, soit comme Espagnol... Certes, Juarez ne s'y méprit point, il fut si satisfait en apprenant la nomination du général Prim, qu'il fit reproduire et répandre partout, à profusion, le discours que Prim avait fait entendre en 1858, à la stupéfaction de l'Espagne... En effet, le général Prim n'apparaît au Mexique, comme en Espagne, que le serviteur dévoué de Juarez; il se montre partout son agent fidèle et accrédité... Le général Prim n'ayant pas entendu les Espagnols, — persécutés par Juarez, — les ayant éconduits partout et n'ayant écouté que Doblado et Zaragoza, n'a probablement pas pu savoir si on avait commis des exactions contre les Espagnols; il a pu croire que tout était acte de justice.

» Qu'importaient au général Prim ces décrets de proscription et de confiscation qui ont scandalisé l'Europe et l'Amérique; ces horribles décrets qui ont porté le corps diplomatique à faire cette protestation dans laquelle le gouvernement de Juarez est mis hors la loi!

« C'est le gouvernement de Juarez... qui a dégradé le pays et l'a livré au pillage; c'est ce gouvernement qui a voulu vendre le pays aux étrangers pour quelques millions de piastres. C'est ce gouvernement qui, aux yeux du général Prim, est le seul qui puisse régénérer le Mexique et faire sa félicité... Nous tous, nous protestons contre le général Prim, qui a défendu Juarez... contre l'apologie que Prim fait du

trafiquier de sa patrie, de cet assassin des Espagnols, de ce vil insulteur de la reine Isabelle, de ce fléau de l'église.»

*La Epoca, el Contemporaneo, el Diaro español, el Diario de Barcelona, el Reino, las Novedades, el Eco del pais, el Pueblo* et d'autres journaux de la péninsule flétrirent la conduite du comte de Reus au Mexique, avec non moins d'énergie que *la Esperanza*. En présence de ces terribles accusations nationales, le blâme des Mexicains n'est plus suspect de partialité. Le gouvernement espagnol ne pouvait justifier le choix d'un tel représentant que par le secret désir de se débarrasser d'un révolutionnaire qui, semblable au « bouillant Achille » de la *Belle Hélène*, ne pouvait rester une minute en place sans faire résonner ses éperons et mettre en évidence sa bruyante personnalité. Seulement, il est déplorable de voir des hommes d'un mérite évident, faire litière de l'honneur de leur patrie, ridiculiser à l'étranger leur drapeau et faire arroser le sol de leur pays du sang de leurs compatriotes pour faire triompher une ambition individuelle. Quand on a l'honneur d'être Espagnol et d'aller au Mexique défendre l'honneur de l'Espagne, on devrait se rappeler la noble et grande figure de Cortez, afin de ne pas devenir le don Quichotte d'un avocat indien, toujours prêt à vendre son pays pour se défendre dans une position inespérée, et toujours prêt à se sauver dès qu'un danger paraissait au loin. Le général Prim, sachant que j'écrivais l'histoire du Mexique, adressa à l'un de mes amis une lettre dans laquelle il essaie en vain de justifier sa conduite. Voici, du reste, les principaux extraits de sa lettre :

« M. Louis Blairet. — Bruxelles, 3 octobre 1867. — Mon cher ami... Un publiciste distingué comme l'est M. Domenech, doit tenir à ce que ses récits soient d'une exactitude irréfutable. — Or, il manquera énormément à la vérité des faits s'il les rapporte tels que vous daignez me les annoncer, et je serais obligé de les contredire malgré mon désir de ne plus parler en public de ces malheureuses affaires qui ont eu un dénouement si tragique. — Que M. Domenech, donc,



se méfie des documents de source ennemie du général Prim, car ils ne sont pas loyaux, j'en donne ma parole. Les seuls documents à étudier sont ceux que j'ai reproduits en plein sénat espagnol. — Par ces documents, il verra que je ne confonds pas les dates et moins encore que je les embrouille. — Il verra que les conférences qui devaient avoir lieu à Orizaba, étaient non pas seulement nécessaires, mais encore indispensables, — comme il verra aussi que *les trois gouvernements* n'ont jamais donné l'ordre de marcher immédiatement sur Mexico, sans entendre raison, et coûte que coûte. Dans les mêmes documents, il y trouvera encore que ma conduite fut approuvée de la manière la plus complète par le gouvernement de la reine... « Dans la conférence d'Orizaba, — c'est la Soledad qu'il faut lire, — dit M. Domenech, il y a eu lutte d'adresse entre Prim et Doblado, le premier a été « fin, le deuxième faux, Prim a donc été vaincu en finesse... » Je vous prie de croire, que si l'un des deux a du être vaincu, ce n'est pas moi qui l'ai été, puisque j'ai réussi à obtenir de Doblado que nos troupes quitteraient Vera-Cruz, où nous étions décimés misérablement par les maladies, pour venir à Orizaba, pays sain et confortable.

« Nous avons donc gagné le plateau et traversé la position militaire du Chiquihuite en temps de paix, car s'il en avait été autrement, il faut que l'illustre historien sache que nous n'aurions pas pu quitter la Vera-Cruz, où nous aurions la plupart péri du vomito, fièvre jaune, faute de moyens de transport. — En outre, nous étions bloqués. Les paysans ne venaient plus nous apporter des provisions, et nous en étions réduits à vivre de la ration de campagne. Nos chevaux périssaient de faim jusqu'à tel point que, pendant trois jours, je fis nourrir les miens avec du riz, et les Français, toujours riches pour se tirer d'embarras, ont imaginé de couper l'herbe des cimetières, pâture engraisée par les morts, ce qui leur a procuré pas mal de fourrage! — Que M. Domenech fasse son profit de ces détails-là, si bon lui semble, et son récit aura plus d'intérêt, tout en étant plus

exact que s'il raconte des faits tirés des documents dictés par un intérêt déterminé... Je vous serre la main. — Prim.»

A la lettre du comte de Reus, je n'ai qu'une chose à répondre pour le moment. Le noble général croit-il sérieusement que dans un procès on ne puisse admettre comme sincères, véridiques et loyales, que les seules pièces fournies par l'accusé? A quoi serviraient le ministère public, l'avocat de la partie adverse, les juges et les jurés si les débats devaient rouler uniquement sur les assertions d'une seule des deux parties? Il n'y aurait même pas de débat, et le général Prim en est parfaitement convaincu. Je critique fréquemment la politique et même le caractère de l'empereur Maximilien pour lequel j'aurais donné ma vie; mais la vérité doit passer avant tout. Le comte de Reus devrait m'imiter et tâcher, s'il le peut, de se justifier d'avoir fait dévoyer de son but, en débarquant à Vera-Cruz, l'expédition qu'il commandait, comme il justifiait en 1867 ce qu'il appelait « le triomphe de la cause nationale, » dans son humiliante lettre à Juarez. Aussi, me permettra-t-il de laisser aux faits leur brutale éloquence; s'il peut prouver qu'ils sont inexacts, je suis tout disposé, après avoir constaté la valeur de ces preuves, à rectifier mon récit en ce qui concerne ses actes au Mexique. S'il a des documents qui pourraient expliquer sa conduite, autrement que ne l'expliquent ses propres actes, il ferait bien de les publier. La question du Mexique est tellement importante au point de vue des intérêts futurs de l'Europe et de la civilisation, qu'il est du devoir de tout homme honnête de faire connaître les causes qui ont fait avorter cette œuvre qui devait illustrer le dix-neuvième siècle. J'ai le courage de publier des lettres qui blâment sévèrement des hommes honorables, intelligents, que j'estime, et qui sont des compatriotes ou des amis, pourquoi n'en ferait-il pas autant?

Il serait heureux de n'avoir eu à déplorer que les défailances et le mauvais vouloir du général Prim, mais l'impartialité qui doit guider tout historien m'oblige à révéler d'autres ambitions privées qui se manifestèrent dans le parti



conservateur, à la dernière heure, et faillirent compromettre la cause à laquelle se dévouaient les hommes sincèrement patriotiques qui se sacrifiaient au bonheur de leur patrie. C'est pour obéir à cet inflexible devoir que je dois publier ici de longs extraits d'une correspondance confidentielle d'un ami qui fut sous-secrétaire d'État au ministère de la guerre au Mexique, et dont la position parmi les émigrés mexicains, alors réunis à la Havane, lui permit de connaître les secrets les plus intimes de tous ceux qui devaient jouer un rôle important dans l'intervention.

« Havane, 22 décembre 1861. — Je vous ai dit que par ce vapeur, j'irai à Vera-Cruz, avec le P. Miranda, mais comme il n'est arrivé aucun bateau de ce port, abandonné par les rouges, et comme l'ordre vient d'arriver de suspendre toute opération jusqu'au débarquement à Vera-Cruz du général Prim, nous avons dû retarder notre départ. Nous attendons l'arrivée du général Prim et de l'escadre française. Aujourd'hui, le P. Miranda a reçu par le paquebot anglais les lettres qui l'accréditent auprès du général Prim et du contre-amiral de la Gravière, comme directeur politique du Mexique, afin qu'on l'écoute et qu'on l'appuie... Avec ces lettres du P. Miranda, il en est arrivé une autre nous annonçant que Miramon, furieux de ce que l'Empereur n'a pas voulu favoriser son retour au pouvoir, qu'il désire et qu'il a eu l'audace de demander, non comme président, mais comme souverain, vient maintenant entraver l'intervention, disant que le général Marquez et d'autres ne feront autre chose que ce qu'il voudra. En nous envoyant cette nouvelle, on nous a pareillement envoyé une lettre, — sans doute la copie, — écrite par M. Gutierrez de Estrada à Miramon, dans laquelle il lui fait honte de ses prétentions, lui rappelle ses promesses faites depuis à Mexico et à Paris en faveur de l'intervention, et lui dit enfin qu'il est par trop présomptueux de prétendre à se faire couronner à Mexico, et par trop vil, — *sic*, — d'aller maintenant faire de l'opposition, parce qu'on ne veut pas consentir à son couronnement... Que vous semble-t-il de

cet insensé qui se croit capable de devenir empereur du Mexique? Rappelez-vous ce que je vous disais un jour, en parlant de lui. Nous serons obligé de fusiller cet homme.

... « Je vous parle aussi clairement, parce que je vois par vos lettres que vous n'êtes pas au courant de tout ce qui se passe, ou que vous gardez avec moi une réserve exagérée, ne me croyant pas dans tous les secrets... Par le même paquebot anglais, Angel Santa-Anna est arrivé de Saint-Thomas, sous un nom supposé, et, aussitôt débarqué, il m'a remis de la part de son père la lettre suivante : — « Saint-Thomas, 15 décembre 1861. — Mon cher ami. — Votre lettre du 30 novembre me confirme ce que d'autres lettres disent, concernant l'expédition espagnole contre Vera-Cruz. Nous verrons quels seront les résultats de cet événement. Mon fils Angel... va à Vera-Cruz dans l'intention de ramener sa mère et ses sœurs pour les mettre à l'abri de tout malheur qui pourrait arriver. Je désirerais que vous l'accompagnassiez pour le mettre plus au courant de ce qui se passe dans l'intérieur du pays, afin d'agir selon les circonstances. Je suis très contrarié que mon ami le général Woll ne soit pas prêt à revenir avant le printemps, car sa présence serait très utile en cas d'événement important. Pas de placé pour vous en dire davantage, etc. — A. L. de Santa-Anna. » —

« Angel m'a parlé pendant longtemps, et de sa conversation j'ai appris que le général Almonte avait écrit au général — Santa-Anna — lui disant qu'il comptait sur lui pour sauver le pays, et qu'Angel va au Mexique pour voir si l'on proclame son père... Je lui ai dit que je ne pouvais l'accompagner parce que j'ignorais si Vera-Cruz était pris et qu'en outre, comme c'était en Europe que l'intervention s'était décidée, nous avions attendu et, comme bons Mexicains, appuyé celui qu'elle avait élu. Angel a convenu que j'avais raison...

« Le temps est arrivé où doivent cesser toutes les ambitions bâtarde et toutes les nullités qui se développent



contre le sens commun des Mexicains fatigués de les supporter. Quels titres ont pour le trône les Miramon, les Comonfort, les Doblado et cette foule d'ambitieux ignorants qui n'ont d'autre foi politique que celle de l'intérêt ?

« On fait ici de grandes préparations pour bien recevoir le général Prim. Les Catalans ont collecté cinquante mille piastres pour lui faire une belle réception. On a préparé la villa de Los Molinos pour le loger, ainsi que sa famille. Si nous avions au Mexique des écrivains pour enregistrer nos faits d'armes et des typographes pour les publier, que de généraux Prim n'aurions-nous pas ? qui sont ensevelis dans l'oubli et dont l'Europe ignore même les noms !

« 23 décembre. — Aujourd'hui, à midi, est arrivé le général Prim. Angel Santa-Anna est parti pour Vera-Cruz, accompagné du général Soto. Les Catalans ont rempli de drapeaux, de fleurs et d'arcs de triomphe la rue de la Muralla ; ils ont reçu leur héros comme ils le devaient ; mais les Espagnols sont toujours maladroits et fanfarons ; ils ont imprimé des vers qui nous insultent en quelque sorte. . . .

« 25 décembre. — Les escadres anglaise et française ne sont point encore arrivées. Le consul français vient d'acheter trois cents chevaux. Le fils de Prim a attrapé le vomito. Je montre au P. Miranda les lettres que je vous écris ; comme elles renferment des choses très délicates et de grande transcendence, je ne veux pas être accusé de violer des secrets. Il m'a approuvé. . . .

« 26 décembre. — Le fils de Prim est hors de danger. Le général ne partira pas avant l'arrivée des escadres anglaise et française. . . .

« 27 décembre. — Cette nuit, à 4 heures, le *Francisco de Asis* est arrivé de Vera-Cruz, annonçant l'occupation de la place par les forces espagnoles. Aujourd'hui un des navires expéditionnaires de l'escadre française est arrivé fort endommagé par la tempête. Il amène des troupes... 7 heures du soir. — L'escadre française est arrivée à 5 heures ce soir... les navires font l'admiration de la Havane... Il est

fâcheux que les Espagnols, prenant les devants, aient débarqué seuls à Vera-Cruz... ils sont prédestinés à toujours commettre des fautes ; ils font tout avec mille fanfaronnades qui discréditent les meilleures causes !

« 30 décembre. — On écrit de Mexico que Miramon a envoyé à plusieurs chefs conservateurs des lettres dans lesquelles il leur disait : « que l'intervention n'est qu'un « prétexte pour envahir le pays ; qu'il s'agit d'une domination et que par conséquent il va offrir son épée aux démocrates. » Ces lettres ont eu pour résultat que Negrete et Arguelles, celui de la cavalerie, se sont mis du côté de Juarez... Uruga était à Vera-Cruz lorsque arriva l'escadre espagnole... On dit qu'Escandon est également venu à Vera-Cruz pour essayer de gagner les commissaires européens qui doivent s'occuper de la question politique ; on croit qu'il travaille pour les modérés auxquels s'unirait D. Manuel Robles, mais je ne le crois pas. Le général Marquez vient de mettre en déroute une force armée qui se rendait d'Agua Calientes à Mexico.

« 31 décembre, 3 heures de l'après-midi. — L'horizon politique s'est assombri d'une manière menaçante : je ne sais ce que fera la tempête, mais si Dieu ne nous protège pas, nous allons être très mal. Le *Pajaro del Oceano*, transport du gouvernement espagnol, est arrivé cette nuit. Il nous apprend que Juarez, Doblado, Comonfort, etc., se sont unis et n'opposent aucune résistance à l'intervention ; ils se préparent à gagner la lutte dans le champ de la politique. Si le général Almonte n'arrive pas par ce paquebot, j'ai peur que les démocrates ne triomphent ; la conduite qu'ils observent aujourd'hui, si contraire à celle qu'ils ont suivie jusqu'à présent, est due aux lettres de Miramon qui leur révèlent le but de l'intervention, but anéanti par la nomination de Prim comme directeur de l'expédition... Le P. Miranda est allé se présenter aujourd'hui au général Prim qui s'est refusé catégoriquement à suivre ses insinuations et paraît décidé à protéger ouvertement les libéraux... Le contre-amiral de la



Gravière n'a sans doute pas reçu les ordres que nous lui supposons, car il a déclaré qu'il n'avait que la mission militaire de demander au Mexique satisfaction pour les offenses causées à la France et qu'il n'a rien à faire avec la diplomatie. Ces réponses ont tellement exaspéré le P. Miranda que nous n'avons pu le dissuader de son projet de tout abandonner et de ne plus se mêler de rien puisqu'on l'a trompé de la sorte, car il prend pour une tromperie la manière dont il a été reçu par le général Prim et le contre-amiral.

« Le général Serrano conduisait très bien les affaires de l'intervention, et maintenant il est très fâché de l'arrivée de Prim; en outre, il dit que tout ce qui est déjà fait va être perdu; il a donné sa démission et ne veut plus ni entendre ni parler de cette affaire. Voilà dans quel état se trouve aujourd'hui la question. Juarez acceptera tout ce que lui demanderont les alliés, le parti démagogue restera au pouvoir, ne fera rien ensuite de ce qu'il aura promis, parce qu'il ne le peut pas, ou bien il présentera pour toute résistance la force d'inertie, comme il a fait à Vera-Cruz, et alors les alliés seront obligés de le prier de s'entendre avec eux.

« Neuf heures du soir. — Je reçois une lettre du général Castillo, qui m'a été apportée par le *Pajaro del Oceano*... il me dit en parlant des démagogues : « Ces amis font de grandes démonstrations de patriotisme et disent qu'ils vont se battre contre toute l'Europe... seulement, il leur manque de l'argent, des fusils, des vêtements et un matériel de guerre... Uraga commandera en chef la division de l'armée d'Orient, il a déjà commencé à emmener quelques pauvres malheureux tout nus, qui ne savent même pas où on les conduit. » Doblado a dit qu'il n'y avait aucun élément pour faire résistance. Le général Parrodi a été nommé ministre de la guerre.

« 1<sup>er</sup> janvier 1862. — ... Ce matin, le journal nous a annoncé l'arrivée de Miramon à Matanzas, et à dix heures et demie il était ici. La première chose qu'il a faite en descen-

dant du chemin de fer fut d'aller à la recherche de D. Antonio Haro y Tamariz et de me faire appeler... Il regimbait en Europe parce qu'on ne savait pas le prendre, mais ici nous le dompterons... on ne peut nier que c'est un homme énergique; ne trouvant pas de navire pour l'amener, il en a frété un pour Matanzas, et maintenant il parle d'en fréter un autre pour aller à Vera-Cruz.

« 2 janvier. — Il est quatre heures de l'après-midi, et, dans ce moment, le général Prim, l'escadre française et deux mille Espagnols de renfort partent pour Vera-Cruz. Miramon a déjà parlé au P. Miranda qui paraît peu satisfait; néanmoins, il est décidé que nous partirons avec Miramon, parce que s'il ne peut pas nous être utile, il faut l'empêcher de nous être nuisible... D. Antonio Haro y Tamariz est le seul — Mexicain — qui n'est point encore disposé à partir. » Je dois dire ici entre parenthèse que Miramon avait frété pour Vera-Cruz le même navire avec lequel il était arrivé à Matanzas; au moment de mettre à la voile, le capitaine se désista, peut-être avait-il été influencé par des agents anglais ou espagnols qui surveillaient Miramon, sans qu'il s'en doutât; il dut donc attendre le paquebot anglais qui ne devait arriver à Vera-Cruz que le 27 janvier.

« 4 janvier. — D. Antonio Haro y Tamariz et le P. Miranda sont hostiles au général Santa-Anna; n'est-il point douloureux de voir tous ces éléments de discorde s'élever du sein de notre parti, maintenant que nous devrions être plus unis que jamais? Nous avons vu aujourd'hui le texte de l'amnistie accordée par Juarez... Tous nos chefs sont exceptés : les généraux Santa-Anna, Almonte, Woll, Miramon, Marquez, D. Antonio Haro y Tamariz; du reste, voici les exceptions :

1<sup>o</sup> Ceux qui ont été présidents depuis 1857 jusqu'à la chute de Miramon;

2<sup>o</sup> Les chefs qui ont autorisé et exécuté les fusillades de Tacubaya et d'Orampo;

3<sup>o</sup> Tous ceux qui ont été exilés par Alvarez et Comonfort;

4<sup>o</sup> Tous les chefs et officiers qui ne sont pas nés au Mexi-



que, et qui ont pris part à la réaction et au gouvernement de Miramon ;

5° Tous ceux qui ont signé le traité Mon-Almonte ;

6° Les chefs qui ont autorisé et exécuté l'extradition des six cent mille piastres de la légation anglaise.

« Ceux qui ne sont pas compris dans ces articles sont amnistiés, mais ils perdent les emplois et grades qu'ils ont ou qu'ils avaient avant la révolution de 1857. Que vous semble-t-il d'une pareille amnistie ?

« 5 janvier. — Le paquebot anglais est arrivé ; il apporte du Mexique les nouvelles suivantes : Pedro Hinojosa est devenu ministre de la guerre ! D. José Gonzalez Echeverria a le portefeuille des finances, Doblado celui des affaires étrangères ; ce dernier est devenu l'homme de la situation. Les démocrates espèrent triompher de l'intervention par la politique, sinon par les armes. »

Je n'ai pas besoin de faire ressortir l'importance de ces communications ; elles prophétisent assez clairement ce qui devait arriver à la Soledad et se dénouer à Orizaba ; les causes qui devaient compromettre l'intervention, dès son début ne sont qu'effleurées, mais elles sont indiquées suffisamment pour faire prévoir les orages qui allaient bientôt éclater, conséquence fatale de la réunion de tant d'éléments hétérogènes, obéissant chacun à des sentiments, à des intérêts privés. La convention de Londres semblait n'exister pour aucun des personnages qui devaient aborder le port de Vera-Cruz pendant ce mois de janvier 1862. Les instructions données au contre-amiral Jurien de la Gravière et publiées par la presse prouvent, en effet, qu'elles étaient dirigées dans le sens de la convention, mais, comme l'indique mon correspondant, elles laissent deviner que le général Prim était réellement le chef politique de l'intervention, et qu'on avait confié à son énergie, le soin de réaliser promptement les vues des trois puissances. L'empereur, se rappelant les conversations qu'il avait eues avec ce général, à Vichy, effaça trop le rôle de ses représentants, par égard

pour le comte de Reus ou pour l'Espagne, il avait trop espéré dans le désintéressement ou l'habileté du comte. La lettre de l'empereur au général Prim et la conduite du général au Mexique justifient entièrement cette appréciation. Le chiffre des forces expéditionnaires des trois puissances lui donnait également une incontestable supériorité sur ses collègues. Les troupes espagnoles étaient au nombre de sept mille hommes environ, celles de la France ne comptaient guère plus de deux mille trois cents hommes et celles de l'Angleterre s'élevaient à sept cents tout au plus.

La première escadre espagnole, commandée par l'amiral Ceballos, arriva à Vera-Cruz dans la première quinzaine de décembre, car le manifeste de Juarez contre l'intervention et publié en décembre 1861, dit : — « Le 14 de ce mois, le gouverneur de Vera-Cruz a reçu l'intimation du commandant des forces navales espagnoles d'abandonner cette place et la forteresse d'Uloa. Le général espagnol annonçait en même temps que l'occupation du château servirait de garantie pour les droits et les réclamations qu'il avait à faire valoir, de concert avec la France et l'Espagne contre le gouvernement mexicain. » Cette escadre devait partir le 30 octobre, comme l'apprend une lettre de la Havane du Maréchal Serrano qui s'excuse de n'avoir pu l'envoyer à cette époque. Lorsqu'elle partit, son commandant ignorait encore la signature de la convention de Londres. M. Thiers dit dans son discours du 9 juillet : — « A la fin de décembre, les Espagnols, les Français et les Anglais arrivent, en effet, à la Vera-Cruz, etc. » On voit que, comme toutes les affirmations historiques de M. Thiers sur cette question, celle-ci est inexacte. M. Thiers connaissait imparfaitement le terrain sur lequel il s'avancait ; les détails qu'il a donnés ne renferment que des erreurs, la raison en est qu'il a cru devoir uniquement s'appuyer sur des autorités opposées à l'œuvre de l'intervention.

L'ultimatum envoyé par le maréchal Serrano, d'après les ordres de Madrid, au général Gasset, qui commandait la pre-



mière expédition, montrait toute l'énergie avec laquelle on devait procéder et combien le gouverneur de la Havane avait compris les intentions de son gouvernement. Dans cet ultimatum, il y avait : « Remise du fort de Saint-Jean d'Uloa. Engagement de payer les frais de l'expédition. Si, dans le délai de vingt-quatre heures de la remise de l'ultimatum, une réponse affirmative et sans condition n'y est pas faite, on le considérera comme refusé et on ouvrira les hostilités. » Si le général Prim eût imité le maréchal Serrano, dans son intelligence à comprendre, dans son obéissance à suivre les vues de son gouvernement, le 23 janvier il eût été, à Mexico, maître de la situation, dictant ses volontés, entouré d'un prestige justement mérité, et l'intervention n'aurait pas été humiliée comme elle le fut à la Soledad. Les faits qui vont suivre prouvent que cette marche directe sur Mexico était possible, facile même, et qu'elle aurait dû avoir lieu de suite, quoiqu'elle ne fût pas spécifiée dans les ordres donnés aux représentants des trois puissances. Si ces représentants n'avaient dû prendre aucune initiative, à quoi leur servaient les pleins pouvoirs qu'on leur avait donnés, et dans quel but leur aurait-on donné des pleins pouvoirs, s'ils ne devaient suivre que la lettre de leurs instructions ?

FIN DU TOME DEUXIÈME.

*cm. H. u. li*



*cm. H. u. li*